

CHEZ LES FOUS

Par Albert Londres

OU L'ON N'A PAS VOULU DE MOI

Je ne suis pas fou, du moins visible-ment, mais j'ai désiré voir la vie des fous. Et l'administration française ne fut pas contente. Elle me dit: "Loi de 38, secret professionnel, vous ne verrez pas la vie des fous". Je suis allé trouver des ministres, les ministres n'ont pas voulu m'aider. Cependant, l'un d'eux eut une idée: "Je ferai quelque chose pour vous, si vous faites quelque chose pour moi: soumettez vos articles à la censure". Je cours encore.

J'allai voir le préfet de la Seine. C'est un homme fort courtois:

—Grâce à moi, me dit-il, vous visiterez les cuisines et le garde-manger.

J'eus peur qu'il me montrât aussi les tuiles du toit, alors je suis parti.

Je me tournai vers les médecins d'asiles.

Ils me foudroyèrent:

—Croyez-vous, me dit l'un d'eux, que nos malades sont des bêtes curieuses?

Il m'avait pris pour un dompteur. Il suffisait, lui.

Alors, j'ai cru qu'il serait plus com- mode d'être fou que journaliste. "Je vais aller à l'infirmerie spéciale du dé- pôt, dis-je, on me gardera sans doute!"

Je m'amène de l'Horloge.

Le local n'était pas engageant. On eût dit la coursive d'un vieux cargo hors de service. Le mal de mer apparaissait déjà à l'horizon. C'était propre et cela sentait le fond de vieille cale. La pro- preté était ce qu'il y avait de grave. Autrement, on aurait pu supposer qu'une fois balayé c'eût été mieux. Des cellu- les à hublot donnaient sur ce couloir. Les trois premières étaient occupées, la quatrième semblait vide, j'avais une chance!

Catastrophe! Je connaissais le doc- teur: Clerembault! Nous avions échan- gé des pensées presque définitives, jadis, ensemble, sur les quais de Salonique, aux temps héroïques.

—Bonjour! Que vous faut-il? Vous êtes malade?

C'était sinistre.

—Je le suis moins, dis-je.

—Le cadre vous déplaît? Nous avons ici des gens très bien: professeurs, artis- tes, hommes du monde. Nos clients pos- sèdent souvent de beaux appartements en ville! Il en est même un qui reçut la Légion d'honneur dans cette cellule. Il avait fait des galipettes, la veille, en- tre cinq et sept sur la voie publique. Ce- la ne vous dit rien?

—Qu'avez-vous à m'offrir comme com- pagnons aujourd'hui?

Il n'avait rien de huppé; des alcool- iques hallucinés, un malheureux classi- que qui voulait voir le nonce afin de lui transmettre une communication ur- gente, et puis un véritable père de famille (huit enfants) qui, vexé à jus- te titre de n'avoir pas reçu un prix Co- gnacq, était allé dans les magasins dudit M. Cognecq revendiquer un petit man- teau, tout au moins, pour son dernier enfant, en bas âge — vu qu'il fait si froid, avait-il ajouté.

—C'est un fou?

—Pourquoi pas?

Le docteur me mena dans une cellule capitonnée.

—Ça vous va?

—Ça ne sent pas bon.

—Mais ça rend des services!

—Je vais réfléchir.

—Adieu! fit Clerembault, me remet- tant mon chapeau, allez vous faire en- fermer ailleurs.

Où?

Qu'ils s'appellent asiles départemen- taux, asiles privés, faisant fonctions d'a- siles publics, asiles autonomes, la Fran- ce compte quatre-vingts immeubles of- ficiels pour ses fous.

"Je vais aller à Sainte-Anne, me dis-je. J'ai entendu parler d'un certain ser- vice ouvert qui fera mon affaire."

J'arrive à Sainte-Anne.

Les grands reportages d'Albert Londres sont maintenant célèbres dans le monde entier. Nous publions ici quelques chapitres du livre qu'Albert Londres consacra aux fous, intitulé "CHEZ LES FOUS" et édité par Albin Michel, à Paris, livre qu'on peut trouver dans toutes les bonnes librairies. Albert Londres écrivit ce livre après avoir visité les plus importants asiles privés et publics de France. C'est donc des asiles d'aliénés français qu'il s'agit ici, et non des établissements canadiens du genre.

"Pavillon de prophylaxie mentale, docteur Toulouse." J'y suis.

C'est tout de même une belle inven- tion que ce service ouvert. Jadis, les pauvres "dingos" n'avaient pas le choix: ou traîner sans espoir leur "dinguerie" sur la voie publique ou se faire cloîtrer dans un asile. Aujourd'hui, c'est un rêve! Dès que l'on sent les atteintes de l'araignée, on vient ici. Chauffage cen- tral. Infirmeries fraîches et bien nour- ries. On ne s'ennuie pas une seconde.

Au fait, pourquoi ce service dut-il, pour exister, attendre la venue du doc- teur Toulouse? Jusqu'ici on avait le droit de souffrir du foie, de la rate et des autres organes supplémentaires ou essentiels. Il était défendu d'avoir mal à l'encéphale. Ou il fallait s'adresser d'abord au commissaire de police.

Pour être fou, on avait besoin de cer- tificats! Aujourd'hui on n'a qu'à pou- ser une porte. Et l'on vous dit douce- ment:

—Qu'avez-vous, mon enfant? Voulez- vous, mon enfant? Voulez-vous que je vous soigne?

C'est épatant! C'est l'administration qui doit trouver cela scandaleux!

Je m'assois. Levé avant le jour, je n'étais arrivé que le cinquième. On trou- vait toujours plus fou que soi! Le pre- mier était un monsieur qui regardait avec précision la semelle de son soulier gauche. Un quart d'heure plus tard, il la regardait toujours. C'était une se- melle pourtant! Un couple occupait la deuxième et la troisième chaises. L'un des deux venait conduire l'autre; le- quel? La quatrième était une dame qui pleurait sans bruit et sans mouchoir. Ses larmes s'allongeaient sur ses joues et tom- baient abandonnées, sur sa robe noire. Un nouveau couple entra. Il prit place à ma suite. La jeune femme enleva son chapeau et le mit sur ses genoux, puis elle le remit sur sa tête, puis elle le mit sur ses genoux, etc. Son mari s'em- para du chapeau et, d'un geste de per- sonne raisonnable, l'immobilisa sous son bras.

Les clients affluaient. Cent mille ma- lades de cette "maladie" circulent dans Paris. Ce n'est pas un, c'est vingt ser- vices ouverts qu'il faudrait.

La jeune femme reprit son chapeau. Elle recommença son ménage, coiffant tour à tour sa tête, ses genoux. Heu- reusement, le chapeau tomba. Le mari mit vite un pied dessus et ne bougea plus.

Là-bas, dans le fond, voilà le maître, le docteur Toulouse. Le jour où l'on verra le docteur Toulouse sans une calotte noire crénelant son crâne, n'est pas encore venu. L'autre docteur s'ap- pelle Pierre Dominique. C'est lui qui écrivit "Notre-Dame de la Sagesse". Ah? je le connais bien tous deux! Pourvu qu'ils ne me reconnaissent pas!

Une dame entre. Elle est émue. Elle tient un petit garçon par la main et pleure. D'un regard elle cherche à qui confier l'enfant.

—Voulez-vous le garder une minute? Pourquoi moi? La dame disparaît.

Je ne sais pas garder les enfants; je vais apprendre.

—Tu es malade, mon petit?

—Pas moi, c'est ma grand'mère!

—Qu'est-ce qu'elle a?

—Elle est folle.

—Où est-elle?

—Au premier étage.

La dame redescend. Elle pleure plus fort.

—Pourvu qu'on ne "me" la mette pas en face! me dit-elle, tout comme si j'é- tais au courant de ses histoires de fa- mille.

"En face", c'est Sainte-Anne.

—Mon mari m'a dit: "Fais ce que tu veux, c'est ta mère. Mais si elle met le feu chez moi et qu'elle fasse brûler mes petits?" C'est horrible, monsieur! Vous venez aussi pour une parente?

—Non, madame, je viens pour moi. Ses yeux, défaits par les larmes, s'im- mobilisèrent. Elle m'arracha l'enfant. Je me sentis soudain dangereux pour la société.

Fausse joie!

Mon tour arriva.

Les maîtres-médecins me palpèrent doucement.

Ils regardèrent mes prunelles jusqu'en ses profondeurs les plus reculées. Avec un petit marteau, mignon comme un bijou, ils me frappèrent sur le genou. Enfin, ils me dirent:

—Vous? Malade? Etes-vous fou?

—Parfaitement!

—Nous voulons dire: vous êtes fou de vous croire fou. Ou peut-être vous payez- vous notre figure?

C'était raté. Il faudra trouver un au- tre truc. Le mieux sera, je crois de fai- re un peu moins le fou et un peu plus le journaliste.

LE FOU A DOMICILE

On frappa à ma porte quelques coups vigoureux et mal comptés.

—Entrez!

C'était à la fin d'un après-midi, vers six heures. La porte s'entr'ouvrit, un homme passa la tête. Je ne vis que la tête d'abord.

—Eh bien! entrez.

L'homme me tendit une enveloppe où mon nom était écrit:

—C'est bien vous?

—Parfaitement.

L'homme manifesta une joie sauvage. Il tenait, sous le bras, une monumentale serviette, il la posa sur le plancher. Ne voyant rien pour accrocher son cha- peau, il le lança d'un geste sûr, audessus d'une armoire.

—Je suis heureux! dit-il. Vous ne me demandez pas comment j'ai trouvé votre adresse? Elle n'est pas dans les bottins, vous savez. C'est une lacune. Faites-vous inscrire dans les bottins pour l'année prochaine. Cela économisera de l'argent à des bougres comme moi. J'ai dépensé depuis avant-hier trente-sept francs pour vous dénicher. Je ne com- pte pas mes souliers. Je viens de Nice à pied, pour vous voir. Salut!

—Avez-vous un peu d'eau de Cologne? Rien qu'un peu?

Et il réunit ses deux mains comme une coupe.

Je lui versai de l'eau de Cologne. Il s'en frottait le visage et la poitrine.

—Encore! disait-il, encore!

Soudain, il avisa un vague canapé dans un coin.

—Ah! fit-il, vous permettez?

Il se coucha. Des livres et de vieux journaux lui bourraient les côtes, en

dessous. Cela ne le dérangea pas. Il ferma les yeux et me dit:

—Je suis épuisé. On m'a inoculé onze maladies. Je puis mourir ici subitement. C'est pourquoi je vous demande un quart d'heure de repos. Après, je vous donne- rai la plus formidable nouvelle de l'épo- que. N'ayez pas peur, vous ne perdrez pas votre temps.

Il ouvrit les yeux.

—Où est ma serviette? Bon. Si vous sortez pendant que je dors, enfermez-la dans votre coffre-fort. La police de Lon- dres paierait cette serviette vingt mille livres sterling et ne serait pas volée. Au revoir. Ne me réveillez pas, mais vous pouvez fumer. Votre eau de Cologne ne sent pas mauvais.

Il referma les yeux et ronfla.

L'homme accusait quarante-six ans et n'était point gras.

Voici ce que disait la lettre qu'il m'a- vait remise: "Mon cher confrère, je vous adresse M. Manikoff. Je l'ai entendu pendant six heures. Je crois que l'histoi- re importante qu'il m'a racontée vous intéressera particulièrement, etc., etc. — G. A., de l'"Eclair" de Nice".

Ce n'était pas une mauvaise plaisan- terie!

Le dit Manikoff, lui, ronflait toujours.

A sept heures, je lui pinçai l'épaule.

—Quoi? Ah! oui! Je suis à vous. Avez-vous un peu d'eau de Cologne?

—Faut décramper, mon vieux, je pars.

—Sept heures? Bien. Si vous m'é- coutez sans me taquiner, j'aurai fini mon récit à quatre heures du matin.

—Aujourd'hui, mes bureaux sont fer- més. Il faut vous en aller.

Vexé, il se leva, reboutonna son par- dessus sur sa peau.

—Et le chapeau? demanda-t-il.

Le chapeau était sur l'armoire. Je le fis dégringoler du bout de ma canne.

Manikoff se coiffa, ramassa sa serviette.

—Au fait, dit-il, j'ai rendez-vous à huit heures avec le chef de la police de Lon- dres. Au revoir!

—Au revoir!

—Donnez-moi seulement dix francs comme acompte sur ce que j'ai dépensé pour trouver votre adresse. Merci. Au revoir.

Le lendemain, il était assis sur la sep- tième marche de mon escalier.

—J'ai réduit, dit-il, quatre heures me suffiront... la plus grosse affaire de l'épo- que. Vous allez comprendre pourquoi certains bateaux coulent au port, pour- quoi ma splendide épouse, belle comme la vierge de Kazan, fut enlevée à Sofia au son de l'accordéon...

—Au revoir!

—Au revoir! Donnez-moi dix francs, vous ne m'en devrez plus que dix-sept.

Pendant une semaine, on ne vit que lui dans l'hôtel. Il jetait la panique à tous les étages. On ne l'appelait plus que mon fou. Le portier me dit: "Ren- dez-lui ses dix-sept francs et qu'on ne le revoie plus!" Sous ma porte, je trou- vais des mots ainsi conçus: "Vous refu- sez de faire votre fortune et celle de vo- tre journal, les Français seront toujours les Français. Un escroc génial, fort com- me Napoléon met en coupe l'Occident et le proche Orient. J'ai son nom." Il ap- porta, une fois, une peau de lapin à la bonne d'étage "pour qu'elle organise ses chaussons pour l'hiver", puis il disparut.

Un jour, les journaux publièrent cet- te note:

"Un nommé Manikoff, interné à l'asile de Bourg, a fait des révélations au pro- cureur de la République au sujet de l'as- sassinat de l'ingénieur Duftoy, sur la li- gne Paris-Versailles."

Mon Russe, arrivant de Moscou par Constantinople-Sofia-Nice et Paris, était aller se faire enfermer à Bourg!

Et je partis à travers la France voir les fous.

—Tiens, dis-je, alors que, dans la ré- gion de Lyon, je naviguais tous feux éteints (pour ne pas être torpillé par